

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.
DES HOMMES ET DES CHOSES.

*Je n'obéis ni ne commande à personne je vais où je veux, je fais ce qui m
plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

[VOL. 6. QUEBEC, 18 AVRIL, 1845. No. 14.]

Mélanges Littéraires.

POÉSIE.

LES RATS GASCONS.

Trois jeunes rats vivaient dans un obscur réduit
Où, pour diminuer les ombres de la nuit,
Brillait le feu d'une lanterne :
C'était là, pour ces rats, le disque du soleil ;
Et cet astre, quoique un peu terne,
Marquait l'heure pour eux des repas, du sommeil.
Leur cave était de forme ronde,
Et, lorsqu'on en faisait le tour,
On avait fait le tour du monde.
Ils admiraient de loin ce grand flambeau du jour
Qui répandait partout sa lumière féconde
Et dorait de ses feux les tonneaux d'alentour.
Or, un soir que tous trois tapis dans leur tanière
Racontaient leurs exploits divers,
" J'ai fait déjà deux fois le tour de l'univers,
" Dit un d'entr'eux ; et, durant ma carrière,
" Je me suis approché du soleil de si près
" Que ma moustache en est brûlée.
" Vous m'allez traiter tous de tête écervelée ;
" Mais quoi ! j'aime la gloire, et veux, pas mes hauts faits,
" Illustrer mon nom à jamais."

" Quoi n'est-ce que cela ? lui dit un de ses frères.
" Mes exploits, je le vois, ne vous sont pas connus.
" J'aime à me réserver pour les grandes affaires :
" Après mille dangers, surmontés ou prévus,

" Je suis enfin entré dans la maison brûlante
 " Qu'habite du soleil la masse flamboyante ;
 " C'est un palais de fer, de toute parts vitré ;
 " Et mon courage seul put m'empêcher d'y cuire. "
 " Ce héros, s'il faut vous le dire,
 " Dans la lanterne était entré.

" A quoi bon se vanter pour une bagatelle ?
 " Dit un troisième rat. Dans un danger pareil,
 " J'ai mangé l'autre jour, la moitié du soleil."
 Il avait rongé la chandelle.



LA FAVORITE.

(Suite et fin.)

Il y eut un moment de silence terrible. La pauvre femme frissonnait et palpitait sur le tapis, comme si elle s'attendait à être broyée sous les pieds de son époux. Lui, debout, les bras croisés sur la poitrine, la regardait tremblante et demi-morte avec ce regard menaçant dont la puissance était si terrible, qu'il avait fait mourir de frayeur une autre femme plusieurs années auparavant. Evidemment il y avait une lutte violente dans son âme, et la vie de la favorite dépendait d'un bon ou d'un mauvais sentiment de l'époux outragé. Tout à coup il poussa un éclat de rire aigu, strident, saccadé, et tendit la main à la marquise pour la relever avec une politesse ironique.— Eh bien ! très vertueuse dame, dit-il avec une affectation de gaieté plus poignante encore que les plus cruels reproches, c'est ainsi que vous recevez un mari qui a fait cent cinquante lieues tout exprès pour vous voir, après quinze années d'exil ? Savez-vous que pour avoir quitté ma terre de Saint-Elix, où votre roi bien aimé a jugé à propos de me confiner depuis si longtemps, il pourrait très bien lui venir la fantaisie de m'envoyer passer le reste de mes jours dans les cachots de Pignerol ! Et tout cela parce que j'ai fait la moitié du chemin pour venir rendre mes devoirs à cette chère marquise dans son château de Mortemart !

Athénaïs s'était relevée avec peine et se couvrait les yeux de ses deux mains, comme pour échapper à cette sinistre apparition.— Monsieur, murmura-t-elle d'une voix haletante et brisée, je croyais que tout était fini entre nous. . . Qu'êtes-vous venu faire ici ? que voulez-vous ?

Le marquis s'était étendu sans façon dans un fauteuil, et il répondit en jouant machinalement avec un stylet espagnol qu'il avait tiré de la poche de sa veste.— Ce que je veux, belle reine ! ma foi... rien du tout... Quand j'ai quitté mon manoir des Pyrénées pour vous rendre cette visite clandestine dont je crois, entre nous, que vous m'eussiez exempté volontiers, je vous croyais toujours heureuse, brillante, respectée comme vous méritez de l'être, et je m'étais précautionné à tout hasard de ceci (il montrait son poignard) afin de m'en servir suivant les circonstances. Mais j'ai changé d'avis ; j'ai songé que si je prenais mes aventures au tragique je serais par trop ridicule. D'ailleurs, je vous ai vu d'assez près depuis quelques jours pour être sûr que l'avenir et la vieillesse me vengeront mieux qu'un méchant morceau d'acier, et je me suis contenté de vous jouer quelques bons tours de ma façon... Vous avouerez, ma chère, qu'on n'est pas plus généreux.—Ainsi donc, Monsieur, dit la marquise en courbant la tête, vous m'avez vue si malheureuse que, malgré votre haine, vous n'avez pas voulu me tuer, et pourtant . .

c'eût été pitié, monsieur, que de mettre fin tout d'un coup à tant de souffrances...

Le marquis se leva, s'appuya sur le dossier du fauteuil de sa femme, et lui dit d'une voix basse et pénétrante en la regardant froidement :— Et vous avez cru que j'aurais pitié de vous, madame, moi que vous avez si cruellement outragé, moi que vous avez exilé depuis quinze ans afin d'appartenir tout entière à un roi libertin et sans pudeur ; moi dont vous avez souillé le nom aux yeux de toute la France ; moi dont vous avez déshonoré le fils (1) par vos honteuses faiblesses !... Vous avez pensé que j'aurais pitié de vous parce que vous êtes tombée de votre grandeur scandaleuse ? Mais vous ne savez donc pas que depuis huit jours j'épie vos démarches, je m'attache à vos pas . . . Le jour, j'observe quel nouveau ravage la douleur et les remords impriment à chaque instant à vos traits autrefois si beaux ; le soir, caché ici tout près de vous, séparé seulement de vous par une cloison, je vous entend prier avec ferveur pour demander à Dieu le calme et l'oubli que Dieu vous a refusés, j'écoute vos cris de terreur quand vous êtes éveillée en sursaut par quelque songe effrayant. Je vous ai vu pâlir rien qu'à regarder les portraits des généreux gentilshommes et des dames vertueuses dont vous êtes descendue, je vous ai vu trembler rien qu'à voir mon portrait, à moi, à qui vous aviez donné votre foi devant les autels, je vous ai vue abattue, écrasée de honte quand vous vous êtes sentie abandonnée par votre corrupteur couronné ; j'ai entendu vos plaintes, vos sanglots déchirants quand vous avez appris la mort de cet enfant du scandale et du crime . . . Et savez-vous ce que je faisais, madame, moi qui étais là, tout près de vous, riant de vos larmes et de vos gémissements ? Je riais,.... je riais de vos remords, de vos humiliations, de votre désespoir.... Et tenez, tenez, je ris encore....

En même temps, il laissa échapper un nouvel éclat de rire ironique, saccadé, convulsif ; dont l'expression forcée était terrifiante. La marquise agitait les bras dans le vide comme pour repousser une horrible torture.

— Eh bien ! soupira-t-elle, puisque vous ne pouvez me pardonner, puisqu'il ne vous reste pas un sentiment de pitié pour une malheureuse femme qui s'est traînée à vos pieds, qu'attendez-vous ? pourquoi rester ici ? Encore une fois, que voulez-vous de moi ?...— Pourquoi m'éloignerais-je ? dit le marquis, en reprenant tout à fait son ton d'ironique gaieté en se rasseyant avec aisance dans son fauteuil ; on est si bien près de vous, madame la marquise.— Mais, si l'on vous voyait ici.— On ne viendra pas de si tôt, répondit l'audacieux gentilhomme en croisant les jambes avec nonchalance ; on sait que vous êtes avec votre confesseur et l'on suppose que vous en avez long à lui dire.— Monsieur, dit la marquise avec un ton de dignité, vous oubliez que je commande ici, et que lorsque vous m'insultez avec tant d'insolence et de lâcheté....

Montespan haussa dédaigneusement les épaules ; mais en ce moment la voix du duc de Vivonne se fit entendre dans l'antichambre :— Ma sœur, criait-il avec l'accent de la colère, on vous a trompée ! défiez-vous du misérable qui, par une indigne supercherie....

En même temps la porte s'ouvrit, et le duc dans un état d'exaspération violente, parut tout à coup tirant par son baudrier le malheureux Job, qui, forcé par les menaces du marquis, avait introduit Montespan à la place d'un moine véritable, et venait involontairement de découvrir la tromperie dont il ne comprenait pas le motif. La marquise se traîna vers son frère, sitôt qu'elle l'aperçut, pour imposer son appui. Le duc, à la vue de l'émotion terrible peinte sur les traits de sa sœur, repoussa le malencontreux domestique, sans plus songer à lui, et s'avança rapidement pour soutenir Athénaïs qui chancelait ; mais au milieu du trajet, il s'ar-

(1) Le marquis d'Antin.

réta tout à coup comme pétrifié : son regard venait de s'attacher sur le marquis, et cette fois il l'avait reconnu.

Montespan était resté dans la même attitude provocante et sans façon, les jambes étendues, la tête appuyée sur le dos du fauteuil. Il regardait fièrement à son tour le maréchal-duc, qui était resté tout stupéfait et il s'écria enfin avec son ton gougenard ;—Par la sembleu ! due, je donnerais cent pistoles, pour que quelqu'un de ceux qui vous trouvent de l'esprit pût vous voir en ce moment !

Vivonne, revenu de sa première surprise, s'élança vers le marquis et lui dit en lui serrant le bras avec force :—Sortez d'ici, monsieur, sortez !... ou j'appelle mes gens...—On dit que vous êtes brave, monsieur le maréchal, et cependant vous n'oseriez pas faire cela.—Je ne l'oserais pas !—Non, parce que je me nommerais devant vos gens, et dans peu on saurait à Versailles que le marquis de Montespan a passé huit jours au château de Mortemart en compagnie de sa charmante épouse. Cela sans doute dérangerait un peu vos projets, monsieur le duc ; car vous espérez encore une réconciliation, et...—Eh bien ! sortons, monsieur ; vous êtes gentilhomme et vous me rendrez raison....—Messieurs ! s'écria la marquise avec terreur en se jetant entre eux.—Laissez donc chère dame, reprit l'audacieux Montespan sans s'émouvoir, M. le duc n'y pense pas ; si lui et moi nous nous battons, ce duel sera nécessairement beaucoup de bruit ; ce sera bientôt le sujet des bavardages de toute la cour. Au cas où l'un ou l'autre ne serait pas tué, l'un ou l'autre serait mis à Pignerol ou à la Bastille ; et vous, madame, vous seriez alors disgraciée sans espérance ; car on n'oserait plus vous voir après un tel scandale, et vous seriez sacrifiée aux bonnes mœurs...—monsieur le marquis...—Écoutez, reprit Montespan en se levant avec un air de bonhomie, je suis bon diable au fond et je ne veux pas vous être importun trop longtemps. En venant ici je n'avais d'autre pensée que de m'assurer que ma très chère et très honorée femme était aussi heureuse qu'elle mérite de l'être, et j'ai vu ce que je voulais voir. Il ne me reste plus rien à faire ici, et pour vous être agréable, je consentirai à regagner mes domaines. Duc, vous alliez partir, je crois ; j'ai vu un carosse de voyage dans la cour.... Je vais le prendre pour retourner à mon château des Pyrénées ; donnez les ordres.

Le duc resta un moment confondu de tant d'impudence ; il semblait ne pouvoir prononcer une parole, tant la colère suffoquait. Mais sa sœur lui adressa vivement une prière à voix basse, et il s'approcha lentement de l'antichambre pour donner l'ordre qu'on exigeait de lui. Le marquis reprit, en s'adressant à Athénaïs :—Encore une condition, belle dame ; il me faut votre promesse que mon séjour dans cette maison ne sera la cause d'aucune vengeance contre vos gens ; j'entends être seul responsable de mes folies.

—Personne ne sera puni pour le mal que vous m'avez fait, dit la marquise en gémissant.

En ce moment Vivonne rentra.

—Je suppose, reprit l'imperturbable marquis, que l'on aura mis une volonté froide et quelques lois dans le carosse ; on m'a ruiné et affamé dans le château pour l'honneur de la famille, il ne convient pas que je parte les poches et le ventre vides.

Le duc frappa du pied avec une rage concentrée ; mais Montespan n'en garda pas moins son ironique sang-froid.—Allons, dit-il je vois qu'il faut que je prenne congé, car je finirais par devenir importun. Adieu, madame la marquise ; adieu, monsieur le duc ; je souhaite la continuation de la prospérité de Mortemart.

Il fit un salut profond et s'avança vers la porte ; puis il revint sur ses pas et dit à Vivonne :—Votre bras, monsieur le duc, votre bras jusqu'à la voiture, afin qu'il ne soit pas dit que je suis chassé comme un intrus du château de Mortemart.—Monsieur, vous lasserez ma patience....—Aimez-vous mieux que je reste ?

Vivonne se mordit les lèvres jusqu'au sang. Cependant il lui prit le bras et ils

sortirent. Cinq minutes après le carrosse franchissait le pont-levis au grand galop. Quand le duc rentra dans la chambre verte, il trouva la marquise à genoux et frappant le tapis du front en poussant des sanglots déchirants. Il ne chercha ni à la relever, ni à lui donner des consolations. Lui-même était accablé des humiliations qu'une impérieuse nécessité l'avait forcé de subir un instant auparavant. Il s'assit à quelque distance de sa sœur, une main devant les yeux, sans que l'un osât regarder l'autre où lui adresser la parole.

Cette scène muette durait déjà depuis longtemps lorsque tout à coup un bruit sourd de pas et de voix s'éleva dans le château. Le pont-levis venait de se baisser une seconde fois et des hommes à cheval entraient bruyamment dans la cour. Bientôt la marquise de Thianges, accompagnée de plusieurs domestiques qui portaient des flambeaux, se précipita dans la chambre, en élevant au-dessus de sa tête une lettre scellée du cachet royal :— Ma sœur, monsieur le duc, s'écria-t-elle avec des transports de joie, voici une lettre de Sa Majesté elle-même ! Le courrier vient d'arriver... Un accident avait empêché que les dépêches du roi ne vous fussent remises avant celles de Mme de Maintenon...—Que dites-vous, Gabrielle ? s'écria le duc dont les traits, couverts de confusion un moment auparavant, brillèrent tout à coup d'espérance.

Mais la marquise resta inorne et muette, indifférente à cette importante nouvelle. Elle fit signe à sa sœur de rompre le cachet.

—Athénaïs, s'écria le duc après avoir lu, la lettre du roi est plus tendre qu'aucune autre qu'il vous ait jamais écrite. Il déplore le malheur qui vous frappe, et il vous assure qu'il vous aime toujours... Enfin, il vous rappelle près de lui ; vous êtes plus en faveur que jamais...—L'excellent prince !— Ma chère Athénaïs...

Athénaïs fit attendre longtemps sa réponse :— Mon frère, ma sœur, dit-elle enfin d'une voix déchirante en repoussant la lettre du roi, croyez-vous que le rang suprême, quand même je le posséderais seule et sans partage, pourrait me faire oublier les douleurs et les remords de cette journée !

Trois jours après Mme de Montespan quitta le château de Mortemart et elle n'y revint jamais... On sait ce qu'est devenu le vieux manoir des Mortemart.

ELIE BERTHET.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 18 AVRIL, 1845.

Les deux journaux religieux de cette ville ont de ce tems-ci une furieuse prise de gueule, comme disent les dames de la halle qui ont prêté leur dictionnaire aux deux belligérants écrivains. Depuis bientôt deux mois les lecteurs du *Canadien* et du *Journal de Québec* ont d'intermittentes crispations de nerfs mêlées de grincement de dents, et tous ces maux affreux ne proviennent que du zèle avec lequel ces braves gens ont voulu lire et approfondir les savantasses discussions auxquelles se sont livrés nos confrères sur l'asymptote, l'hyperbole, la parabole, la grêle, la neige, les tropiques du capricorne et autres cornes, les télescopes à réfraction et à réflexions, télescopes dont ces messieurs-là (les éditeurs, bien entendu) ignorent absolument l'usage ; une dame respectable et très-sensible, de notre connaissance c'est trouvée mal régulièrement six fois par semaines depuis que son mari, qui est très respectable aussi mais qui n'est pas le moins sensible, s'est mis à lire

tout haut chaque soir les gracieuses gentilleses que se sont débitées les graves adversaires ; le *Canadien* ne voudra peut-être pas croire ce fait-là et il nous dira probablement *mentiris impudentissimé !* s'il le fait nous lui répondrons incontinent *sentiris odorantissimé !*

Un des espions que nous avons placés aux alentours de *Monkland house* nous apprend que la scène suivante s'est passée l'autre jour à la porte du cabinet de travail de son Excellence entre le vénérable Denis Benjamin Viger et l'honorable Dominique Daly. Les deux ministres se rencontrent au moment où ils allaient entrer, Mr. Daly se recule pour laisser passer son collègue, mais Mr. Viger à son tour refuse, salue en souriant :

— Mon cher monsieur entrez donc.

Mr. D. *Saluant*.— Pardonnez, après vous.

Mr. V. *Saluant*.— De grâce.

Mr. D. *Saluant*.— Cet honneur vous appartient.

Mr. V. *Saluant*.— A vous, mon cher.

Mr. D. *Saluant*.— Votre âge vous donne le pas.

Mr. V. *Saluant*.— Vous êtes plus ancien ministre, l'étiquette....

Mr. D. *Saluant*.— Ne parlez point de cela, je vous prie ; je sais mon monde.

Mr. V. *Saluant*.— Entrez donc, vous m'obligerez.

Mr. D. *Saluant*.— Non je ne me permettrai point cette liberté.

Enfin après une heure de salutations et de protestations, les deux polis personnages ne pouvant se décider à commettre une faute de forme en passant l'un devant l'autre et la porte n'étant pas assez large pour les laisser passer tous deux à la fois, s'en revinrent à la ville satisfaits intérieurement d'avoir déployé tant d'énergie et de fermeté.

Lord Metcalfe à qui son ministre privé raconta la chose, s'écria.— Eh bien, Higginson, tu vois que tu te trompais lorsque tu disais que les manières polies et recherchées étaient inutiles ; aujourd'hui la politesse française et l'urbanité irlandaise m'ont épargné deux ennuyeuses visites et doivent te prouver que la forme vaut souvent mieux que le fonds.

Les grands journaux annoncent sérieusement que le vénérable président du conseil Exécutif a souscrit *cinq louis* pour aider à un jeune artiste canadien à prolonger son séjour à Rome ! On ne peut expliquer une pareille aberration d'esprit, un semblable bouleversement dans les habitudes des respectables cheveux blancs que par l'effet qu'a le printemps sur tous les êtres animés. On assure que l'éditeur de l'*Aurore* a vertement tancé son patron sur cette aveugle générosité et lui a déclaré qu'un don aussi magnifique ne serait excusable que dans le cas où l'on se serait préalablement assuré des principes politiques du jeune homme auquel il était destiné.

PAR LE TROU DE LA SERRURE.

Nous sommes assis dans notre fauteuil éditorial, (fauteuil, terme classique et consacré mais peu vrai car nous n'avons qu'une chaise de bois.) Un de nos gamins s'approche de nous en tortillant une mèche de ses cheveux.

— Allons, que veux-tu, de l'argent ? je n'en ai pas. Ces gamins-là ça n'a pas le moindre esprit public, pas le moindre patriotisme et si vous ne les payez point ils vous servent encore plus mal que quand vous les payez régulièrement.

— Mais monsieur....

—Tais-toi, insolent, je n'ai pas d'argent, ainsi je ne puis en faire exprès pour toi, ni aller voler pour te plaire.

—Mais, monsieur, je ne vous demande pas d'argent, vous ne me devez rien : mon mois n'est pas fini.

—Ah ! c'est une autre affaire ! parle donc mon brave ; que ne me disais-tu cela tout de suite, tu m'as mis d'une humeur...

—Vous ne m'en avez pas laissé le tems.

—Aussi, pourquoi te tortilles-tu comme cela la crinière comme lorsque tu me demandes quelque chose. Eh bien ! que veux-tu ?

—Je voulais vous dire, m'sieur, que l'autre soir en portant mes gazettes comme je passais devant chez m'sieur machine, là, m'sieur***** qui demeure dans la rue**, ayant saisi par-ci-par-là des noms de journaux je m'arrêtai, j'appliquai une oreille sur le trou de la serrure et j'entendis des choses que je mettrais dans le *fantasque* si j'savais tourner ça d'une façon un peu *first rate* comme on dit.

—Voyons, conte moi l'affaire et si cela en vaut la peine je l'arrangerai pour samedi prochaia.

—Voilà ce que c'est. Il y en avait un qui disait : Eh bien, je crois que ça marcherait si on pouvait engager le *Castor* à écrire dans ce sens-là ; en lui démontrant que nous ne voulons que le bien public, il tomberait dans le panneau, l'autre nous l'aurions bientôt et puis si nous ne l'avions pas il ne serait pas grand mal ; l'autre nous l'avons déjà, mais tout seul il fait plus de mal que de bien.

—Oui, lui répliqua un autre, mais il faut se hâter car j'ai reçu ce matin une lettre de Montréal de ***** qui me dit qu'il faut que nous nous hâtions de faire une division à Québec, vu qu'à Montréal on n'attend plus que pour achever la bonne œuvre.

—Mais, répliqua le premier, il faut beaucoup d'argent pour payer le : qui s'en va en ruine et puis notre ami que le *Fantasque* a si bien baptisé du nom de *Loosefish* ne marchera point sans argent ; déjà il dit qu'il craint de s'être dépopularisé pour rien. Il a quitté le parti libéral qui lui faisait attendre sa récompense trop long-tems ; tâchons de ne point le dégôûter à notre tour.

—Ne craignons rien, dit un autre qui avait une voix grêle, le gouvernement est de notre côté et avec cela il n'y a rien à craindre ; de l'argent, des troupes s'il le faut, des places enfin ; tout sera à notre disposition ; voilà trop long-tems que les libéraux mènent les affaires, c'est bien à notre tour maintenant ; il nous faut organiser une nouvelle petite famille. C'est le seul moyen de parvenir à présent.

—Oui, mais il y a maintenant le gouvernement responsable qui rend la chose plus difficile aujourd'hui qu'autrefois.

—Bah ! bah ! le gouvernement responsable ! que lord Metcalfe reste seulement encore deux ou trois ans ici et l'on n'en entendra plus parler ; d'ailleurs il y a moyen de façonner l'opinion publique et avec un peu de courage nous réussissons.

—Il reste une place de solliciteur-général, si..... ne l'a pas, je la retiens.

—Oui mais l'élection ?

—Oh ! je pourrais me faire élire. Déjà si j'avais voulu, il ne tenait qu'à moi.

—Eh bien oui, mais il fallait vouloir. Je vous dis, moi, que nous nous tenons trop à l'écart ; que nous ne nous mêlons pas assez des affaires publiques. Regardez quel tort nous nous sommes fait ; c'est au point que si nous allions prononcer un discours tout le monde dirait que nous avons quelque intention cachée.

—Oui, mais qui diable se serait imaginé que le ministère aurait jeté sur nous les yeux pour rétablir ses affaires ?

—À propos, dites donc, savez-vous ce que c'est que cette organisation dont les libéraux parlent ; je crains que cela ne nous donne beaucoup de travail ; il n'y aura plus moyen de se faire un parti parmi des gens qu'un comité guidera comme

il l'entendra et qui marcheront avec unanimité. Je ne sais pas où ils ont été pêcher cette idée-là. C'est comme un fait exprès.

— Eh ! mon cher, dit un individu qui n'avait pas encore parlé, tu me parais passablement goncé pour vouloir te mêler de politique. Il n'y a rien de mieux que ce qui t'effraie tant ; et avec un peu d'adresse nous pouvons plus y gagner qu'y perdre. Il nous faut profiter de cela pour nous immiscer dans les affaires du parti ; nous n'avons qu'à bien fort approuver la chose, qu'à déclarer plus haut que qui que ce soit que c'est une chose essentielle à la sûreté de nos libertés, que nous applaudissons à cette noble entreprise. Alors on ne se défiera point de nous ; on nous nommera membres du comité, et le reste ira tout seul ; il est toujours facile de trouver des mécontents et de faire aux meilleurs choses une formidable opposition ; alors nous nous créons des partisans, nous nous faisons un nom et nous devenons, sans nous en apercevoir des hommes d'importance. Quand même nous ne réussirions pas, le gouvernement nous devrait toujours une récompense pour ce que nous aurions essayé de faire, et c'est là l'essentiel.

Tous les autres applaudirent, battirent des mains, crièrent hurra, et comme il me sembla que quelqu'un allait sortir je me sauvai.

— Peste ! tu as une bonne mémoire. Tu feras bien de retourner écouter à cette porte là ; cela pourrait devenir intéressant, et surtout utile.

— Je n'y manquerai pas ; mais vous me donnerez trois numéros du *Fantastique* où vous mettez ce que je vous aurai dit, pour envoyer à mes cousins de la campagne qui croient que ce n'est rien que de faire des gazettes.

— Je t'en donnerai douze.

Une nouvelle feuille satirique, pas trop sottie ni trop fine, vient de paraître à Montréal sous le titre de *Punchinello* ; elle se publie en anglais et quoiqu'elle attaque quelques gros poissons elle semble devoir constituer le menu fretin de la presse tory. N'importe, nous saluons le nouveau venu de bon cœur. Plus on est de sou plus on rit.

L'honorable procureur-général oriental disait à ses collègues qu'ils pouvaient résigner s'ils le voulaient sur la question de l'Université, que quand à lui il était bien décidé à demeurer fidèle au gouverneur ; que d'ailleurs cette question est un point qui ne touche que le Haut-Canada.

— Et pour ce point-là, répliqua Mr. Draper, il ne serait point juste que Metcalfe perdît son Smith !

Depuis quelque tems l'*Aurore* reproduit tout ce que dit le *Canadien* et celui-ci tout ce que dit l'*Aurore*. Spectacle touchant de deux ennemis long-tems séparés, qui après s'être entredéchirés à belles dents versent dans leur sein leurs peines mutuelles et par une ineffable communion d'idées oublient leurs antiques querelles pour ne faire plus qu'une seule et même cause, vivat !

Quand les journaux ministériels vont deux à deux

Les trahisons n'en marchent que mieux.

(Vers tirés des proverbes travestis.)

Une très jolie demoiselle qui passait devant notre bureau l'autre jour disait :— Mon Dieu, maman, comme les choses sont mal arrangées dans ce monde ! Si j'en avais le pouvoir, je ferais tomber la neige dans l'été au lieu de l'hiver, au moins cela nous rafraîchirait.— C'est vrai ma fille ; mais il y aurait un inconvénient ; cela nous ferait beaucoup trop rousseler le visage. — Ah ! je n'y pensais pas ; vous avez raison maman ; eh bien alors je ferais çacher le soleil.

Famille spirituelle !